

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JUIN 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Honorons nos morts, par J. S. E.—M. Pierre Loti, par Henri Fouquier.—Poésie : Le cerf-volant, par Albert Ferland.—Papa, Camille Debans.—Montréal : Hôtels, restaurants, tavernes, e. c., par E. Z. Massicotte.—M. Théodore de Banville, par J. de Lorde.—Chronique, par Rodolphe Brunet.—Nos banques canadiennes, par J. S. E.—Réverie.—Surpris par un tigre.—Primes du mois de mai : Liste des réclamants.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.—La banque Jacques-Cartier.—La banque Ville-Marie.—Choses et autres.

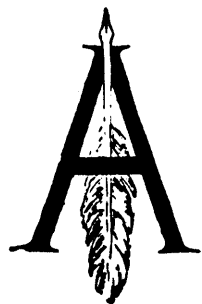
GRAVURES : Portraits : M. Hierre Loti, de l'Académie française ; M. Théodore de Banville.—Réverie !—Indes Anglaises : Une rencontre imprévue.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS.



AUJOURD'HUI, (19 juin) en commençant ma causerie, je me souviens qu'il y a eu vingt-cinq ans ce matin, que Maximilien, empereur du Mexique, a été fusillé à Queretaro, en même temps que deux de ses fidèles, les généraux Mijia et Miramon.

Il ne devait pas trop aimer la vie, car les dernières années de son existence avaient été assez tristes, mais il a dû reconnaître un peu trop tard qu'il avait eu tort d'écouter les conseils et les promesses d'un autre empereur, Napoléon III, qui devait disparaître plus tard dans la boue et la honte.

Ils sont morts tous deux en voyant disparaître les deux empires qu'ils avaient fondés ; l'un, Napoléon, après avoir voulu restaurer le trône qu'avait occupé son oncle ; l'autre, après un essai incompréhensible de monarchie, dans un pays essentiellement républicain.

Depuis ces deux événements, le seul empire qui restait en Amérique, le Brésil, a mis son vieil empereur à la porte, et, sauf quelques rares colonies appartenant à des nations européennes, tout le Nouveau-Monde est en république, d'un pôle à l'autre.

* * Les veuves de ces deux monarques vivent encore, l'une est fille, l'autre est isolée, et l'on se demande laquelle est la moins malheureuse.

Charlotte, ex-impératrice du Mexique, a perdu

la raison peu de temps avant la mort de son mari.

Un jour qu'elle se trouvait à Rome, elle alla se jeter aux pieds de Pie IX en s'écriant : " Saint-Père, envoyez, je vous en supplie, à toute la chrétienté une bulle contre ceux qui veulent m'empoisonner."

Depuis cette époque elle vit seule en Belgique, au château de Tervueren, où elle a pour toute cour deux dames de compagnie, un officier d'ordonnance, un médecin et plusieurs femmes de chambre.

Elle se porte bien, mais le cerveau est complètement vide.

Un témoin de sa vie dépeint ainsi l'état de la pauvre veuve :

" Elle a même pris un certain embonpoint qui, si les dispositions actuelles devaient se développer, pourrait faire craindre une tendance à l'obésité ; mais, telle qu'elle est en ce moment, son embonpoint ne fait qu'ajouter à sa beauté. Et cette beauté est devenue admirable... Son cas mental est étrange ; elle ne paraît plus faire partie de ce monde ; elle ne parle à personne, ne reconnaît personne et vit en rapports suivis et en conversation continuelle avec des êtres imaginaires. Les personnes qui l'entourent ou qui la servent paraissent ne pas exister pour elle ; elle les regarde et semble ne pas les voir. Elle semble souffrir quand son regard, dont la pensée est absente, rencontre un être vivant, quand une voix humaine réveille son oreille tendue vers des sons d'un autre monde ; elle ne se plaît que dans la solitude et dans le commerce de ses familiers invisibles.

" Toute compagnie lui est à charge ; mais quand la reine vient la voir, elle fait comme avec les gens du château, auxquels elle tourne le dos sans répondre, quand les nécessités du service exigent qu'on lui parle. Son appétit est excellent, et elle compose elle-même chaque jour son menu, avec une parfaite intelligence des changements que les saisons amènent dans l'alimentation humaine.

" La princesse pousse l'amour de la solitude à tel point qu'elle ne veut pas être servie ; elle s'habille elle-même et apporte même à sa toilette un soin tout particulier et une grande coquetterie. C'est elle qui se coiffe, toujours à bandeaux plats comme elle les portait autrefois. Sa camériste n'est pas admise dans sa chambre à coucher ; elle procède seule à tous les détails de sa toilette.

" Elle a conservé une mémoire remarquable des choses usuelles de la vie. Ainsi, à jour fixe, un billet ordonne et fait préparer son bain. Si, quand elle a désigné un plat pour un de ses repas, ce plat ne lui est pas servi, elle en fait l'observation par écrit, sans reproche, sans mauvaise humeur, comme une personne qui prend acte d'une omission et la constate."

On le voit, elle vit machinalement, sans rapports avec le monde.

* * L'impératrice Eugénie, elle, vit ici et là, voyageant beaucoup, cherchant à fuir ses souvenirs et ses ennuis.

Elle est en ce moment à Paris, où personne ne songe à elle, tellement elle est oubliée depuis vingt ans qu'elle a quitté les Tuileries.

Toutes ses illusions sont envolées, et elle même disait il y a huit jours, quand on lui demandait son opinion sur l'avenir du parti bonapartiste :

" L'empire est mort avec mon fils."

Ce mot ne confirme-t-il pas celui du prince Napoléon faisant son testament ; on lui demanda s'il avait quelques recommandations à faire à propos du parti :

" Le parti, répondit-il, écrivez qu'il est mort."

Oui mort, bien mort, heureusement pour la France.

* * Mais ces misères doivent peu nous toucher, car les impératrices de France et du Mexique ont eu le sort qui attend souvent les personnes qui se trouvent dans les positions les plus élevées mais les moins sûres.

Elles ont voulu être souveraines, elles l'ont été, elles ont savouré toutes les jouissances du pouvoir, elles pleurent aujourd'hui leur grandeur passée, c'est l'équilibre qui se rétablit.

Je plains davantage les pêcheurs du Labrador qui sont encore éprouvés une fois de plus, puisque la grippe vient les jeter par monceaux sous la faux de la mort.

Pauvres pêcheurs, venus de tous les points de l'Acadie, des îles de la Magdeleine, de l'Est, de l'Ouest et du Sud ; la pêche faisant défaut au rivage natal, ils sont arrivés pour s'établir sur différents points de la côte nord, comptant sur des pêches abondantes.

Pêcheurs imprévoyants, ils ne comptent que sur la mer, ils attendent tout de la mer, et quand la pêche est mauvaise, ils souffrent en silence.

Je les ai vus l'an dernier, quand la vague était trop forte ou le vent trop violent pour aller pêcher, tous debout ou assis le long du rivage, fumant leur pipe, ni gais ni tristes, indifférents, causant de choses et autres, sans penser à l'avenir.

Quant la pêche est bonne, on fait bombance ; le whiskey n'est pas rare, bien qu'il n'y ait pas d'établissements licenciés pour la vente des liqueurs enivrantes, mais les contrebandiers (les Miquelonnais, car ils viennent presque tous des îles Saint-Pierre et Miquelon), déposent sur la côte autant d'alcool qu'on peut leur en acheter, et aucun pêcheur ne s'en passe, puisqu'on en trouve partout.

La terre sablonneuse ne peut guère produire que des pommes de terres, et si on utilisait comme engrais les goémons et les algues que la mer rejette chaque jour sur le rivage, on pourrait se procurer quelques légumes, mais le pêcheur n'aime pas le travail de la terre et se contente de poisson, de pommes de terre et de lard.

Du poisson, toujours du poisson !

Il est vrai qu'il est excellent, puisqu'il est très frais, mais enfin, c'est toujours la même chose.

Le pêcheur ne regarde jamais le côté terre, sauf quand il est en mer, et du reste que regarderait-il ?

A un mille du rivage se dresse depuis Betsiamis jusqu'à Blanc Sablon, une muraille de mornes dénudés, chauves, l'image de la stérilité et de la misère, et au-delà d'autres mornes, d'autres collines couvertes de maigres arbres rabougris.

Et cependant malgré la mauvaise pêche, malgré l'isolement dans lequel ils vivent pendant sept mois, sans médecin sur un développement de côtes de plus de huit cents milles, sans secours d'aucune sorte en cas de sinistre quelconque, feu, maladie, ouragan, les pêcheurs persistent à rester sur cette terre inhospitalière.

L'hiver, quand les provisions sont épuisées et que les enfants ont faim, on s'adresse au voisin qui se trouve souvent dans la même position, on découvre parfois un reste de mauvais poisson salé ou de loup marin séché et l'on essaye mutuellement de s'empêcher de mourir de faim.

Quand les choses vont trop mal, que la situation devient désespérée, Mgr Bossé demande des secours au gouvernement, et le cas se présente presque chaque année.

Le gouvernement a déjà dépensé de fortes sommes, mais il est évident que cela finira un jour et que les pêcheurs devront se résoudre à quitter la mer pour devenir cultivateurs dans une autre partie du pays.

Chaque année, un certain nombre de familles s'embarquent à l'automne et disent adieu à la terre ingrate qui leur a tout refusé et à la mer qui les a trahies.

* * Un soir du mois d'août de l'année dernière, je me rendais de la Pointe aux-Esquimaux à Piastrebaie (orthographe adoptée par les gens du pays), c'est-à-dire à trente-six milles de la Pointe, mais le vent étant contraire, mes compagnons et moi nous fûmes forcés de relâcher aux Betchouans.

Assis à l'arrière de la barge, je regardais le fond de la baie et, quand j'aperçus des maisons, une vingtaine à peu près, je dis à nos matelots :

—Mais c'est tout un village ! nous allons passer une bonne soirée là-bas.

—Pour sûr, que nous ne serons pas dérangés, monsieur, me répondit un matelot.

—Comment cela ?

—Il n'y a personne aux Betchouans, à part les maringouins.

Je supposais que les pêcheurs étaient à la mer,